

# *Libretto*



CHARLES PALLISER

# LE QUINCONCE, V

Le Secret des Cinq Roses

roman

Traduit de l'anglais par  
GÉRARD PILOQUET

*Libretto*

Titre original :  
*The Quincunx*  
*The Inheritance of John Huffam*

Canongate Publishing Limited, Edinburgh.  
© Charles Palliser 1989.

© Éditions Phébus, Paris, 1993, pour la traduction française.

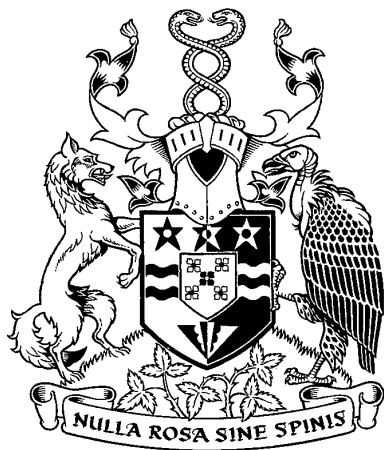
ISBN : 978-2-36914-168-6

Né en 1947 à Boston aux États-Unis, Charles Palliser a vécu en Angleterre dès l'âge de huit ans et est diplômé d'Oxford. Ce professeur de littérature dans une université écossaise devint célèbre en 1989 en publiant chez un petit éditeur d'Édimbourg, dont il fit aussitôt la fortune, un premier roman au titre mystérieux : *Le Quinconce*. Fruit de plus de douze années de travail, cet ensemble de mille cinq cents pages est traduit dans le monde entier.



LIVRE CINQUIÈME

LES MALIPHANT







PREMIÈRE PARTIE



EN DE MAUVAISES MAINS

I

Si vous saviez avec quelle délectation je me représente la débâcle de la Vieille Classe pourrie ! Dans leurs vêtements de nuit, voyez se hâter Lady Mompesson et Sir David, tandis qu'à leur suite la cohorte des valets affolés se bouscule et pousse des clameurs ; Joseph commence à faire de la lumière, mais quand les maîtres se ruent au Grand Salon, ils l'en chassent, ainsi que les subalternes : vite, qu'on réveille un médecin, qu'on prévienne la garde ! À l'autre bout de la pièce gît une forme que scrute, à quatre pattes, Mr Thackaberry. La chiche clarté que répand le manchon de l'unique lampe allumée montre sur le superbe tapis d'Orient une tache sombre qui va s'élargissant.

– Vérifiez si tout est là, jette Lady Mompesson.

Sir David enjambe le corps et fond sur la cache ; mais tout aussi vite, il fait chemin arrière et vient murmurer à sa mère :

– Il a disparu ! À première vue, c'est tout ce qu'on a pris, ajoute-t-il, horrifié.

– Qu'est-ce qui a disparu ? demande-t-elle.

Devant l'intense désarroi de son fils, qu'elle peut lire sur ses traits, elle désigne le corps du regard.

– Fouillez-le! ordonne-t-elle d'un ton impérieux.

Sir David s'agenouille à côté de Mr Thackaberry, qui a entrepris d'ouvrir la redingote du blessé.

– Je m'en occupe, sir, déclare le majordome. Vous saliriez votre beau linge. Ah, l'immonde crapule! D'abord les loyers de Hougham, et à présent...! Vraiment, il ne mérite pas que vous leviez le petit doigt pour lui.

– Ôtez-vous de mon jour, imbécile! lui lance Sir David.

Avec tout le restant de dignité que lui concède sa tenue, chemise et bonnet de nuit, le majordome se relève et s'écarte pour laisser le maître inspecter les poches de la victime.

– C'est là, il n'y a pas à dire! s'écrie Sir David, qui se remet à chercher fébrilement.

Il ne trouve pas davantage. Pour mieux l'apostropher, le voilà nez à nez avec Mr Assinder:

– Dis, qu'en as-tu fait?

Mr Thackaberry regarde tour à tour les deux maîtres:

– Monsieur et milady me pardonneront, mais il me semble que Mr Assinder est...

– Ce ne peut pas être ailleurs que sur lui! crie Sir David, exaspéré: il a été atteint par le coup de feu dès l'ouverture!

– Eh bien, c'est qu'il avait un complice, déclare sa mère. Sir David se remet debout.

– Rassemblez tout le personnel, immédiatement, ordonne-t-il au majordome. Que chacun soit fouillé! Qu'on cherche au corps, qu'on regarde dans les malles, partout!

– À vos ordres, monsieur. Mais si quelque chose a été dérobé, je crains qu'il ne soit maintenant trop tard. Plusieurs serviteurs sont sortis pour aller chercher du secours.

– Tant pis. Faites ce que je vous dis. Il manque un papier important.

Le majordome s'empresse d'obéir ; à peine a-t-il quitté la pièce que Lady Mompesson se tourne vers son fils :

– Surtout, lui recommande-t-elle, pas un mot sur la nature du document ! Nul ne doit même soupçonner son existence !

– S'il venait à tomber en de mauvaises mains... fait son fils.

Un frisson le retient d'aller au bout de sa pensée.

– Impossible. Un des serviteurs qui était d'intelligence avec Assinder a dû le voler par erreur. Pour moi, c'est Vamplew : je les ai surpris en plein conciliabule. Quand il verra ce que c'est, il le détruira. La portée de cette pièce le dépasse, voyons.

– N'empêche, mère, que c'est la seule chose qu'ils aient volée ! Comme si c'était précisément cela qu'ils cherchaient !

– C'est en effet fort inquiétant, reconnaît Lady Mompesson. Et cela donne à entendre que j'avais raison de soupçonner Assinder d'œuvrer pour le compte de nos ennemis. Ah, si seulement le jeune Huffam pouvait être encore vivant ! Car si jamais on le déclare décédé, Silas Clothier héritera sur l'heure.

– Il est vieux. Qu'arrivera-t-il si c'est lui qui meurt le premier ?

– À moins que nous ne retrouvions le testament, c'est à l'héritier Maliphant que reviendra la succession, aux termes du codicille.

Quelques minutes plus tard, nul, dans la domesticité, ne manque à l'appel (bien entendu, personne ne se rappelle le marmiton). Mr Vamplew prend fort mal qu'on ait pu le tirer du lit pour lui infliger pareil camouflet : comment ! l'agréger au gros de la valetaille ! Mr Thackaberry, aidé de la garde, procède à une fouille réglée. (L'un des valets de pied – Edward, si je ne me trompe –, perdu de boisson, refuse hargneusement de se laisser faire, si bien que les gens d'armes doivent

le maîtriser à force ouverte.) Mais si plus d'un, à sa courte honte, est démasqué pour avoir dissimulé sur lui ou dans ses affaires le produit de menus larcins – bouteilles de vin, pièces d'argenterie, linge –, de document, point.

La matinée est très avancée quand l'une des filles de l'office demande soudain où a bien pu passer Dick, le marmiton.

## II

Je n'étais pas encore sorti de la ruelle plongée dans le silence qu'une seule idée me hantait : pourvu que je n'eusse personne à mes trousses ! Quelques pas me suffirent à mesurer l'épaisseur d'ouate du brunâtre brouillard givrant. Quelle heure pouvait-il être ? Je n'avais pas même la latitude d'interroger le soleil, invisible : la pauvre clarté de la brume en tenait lieu, qui semblait de ses doigts moites fauflés sous mes minces vêtements me palper de pied en cap. Quand j'eus pris un peu de distance, je constatai que machinalement je m'étais dirigé vers l'est. Une soudaine bouffée d'exaltation m'envahit : quel bonheur que de me retrouver à l'air libre, mon but atteint ! Mais quand, la tête froide, je pus me pencher à loisir sur ma situation, force me fut de déchanter. Certes, j'étais en possession du testament : comme pour me rassurer, je pressais contre mon flanc son enveloppe, dévoré du désir de la défaire et de lire le document, mais incapable de franchir le pas. À quel prix pourtant m'en étais-je rendu maître ! Et j'avais tout à craindre non seulement des Mompesson, mais encore et surtout de Silas Clothier. Oui, en voilà un qui ne négligerait rien pour le détruire... et me supprimer moi aussi !

Mon premier mouvement m'aurait dirigé chez les Digweed, sans l'information fournie par Joey ; du moment que Barney avait posté un homme à lui à proximité, leur maison m'était interdite. Si encore Joey avait eu le temps de me louer un gîte,

j'eusse pu m'y rendre directement et m'y mettre en sûreté. Mais pour le moment j'étais bel et bien à la rue, et totalement démuné. Il ne ferait jour que dans quelques heures et, vêtu comme je l'étais, sans manteau, je cuisais sous la morsure du froid.

Pour me tenir chaud j'avais marché d'un bon pas, qui m'avait vite amené à Regent Street. À cette heure matinale le trafic était réduit, et les piétons rares. J'avisai, sur un angle du Quadrant, l'étal d'un marchand de pommes de terre cuites ; j'allai droit vers son brasero rougeoyant et m'en tins quelque temps le plus près possible pour profiter de ses bienfaits.

Durant cette halte, je rencontrai deux femmes parées de ce qui avait été autrefois du linge fin. L'une grelottait, et l'autre partit d'un rire forcé.

– Tu vois, moi, j'ai pas froid, Sal, fit-elle. C'est la vertu qui me tient chaud !

J'avais tant besoin de chaleur que je m'approchai encore un peu. À présent, tombereaux et charrettes à destination du marché de Covent Garden se faisaient plus nombreux, et, en troupeaux serrés, moutons et bovins prenaient le chemin de Smithfield. Ensuite, ce fut un détachement de la garde à cheval qui s'en revenait d'une ronde dans les faubourgs. Puis des ouvriers passèrent, qui se rendaient au travail ; ce n'était pas encore l'heure des employés de la City : je me souvenais bien de mon savoir acquis lors de ma brève carrière de marchand ambulancier...

Je ne pourrais guère me mettre à l'abri qu'en produisant le testament devant la Haute Cour de la Chancellerie : attenter à mes jours perdrait alors de son sens et deviendrait plus risqué. Mais pour l'instant, faute d'avoir pu me faire connaître, et passant même pour disparu, il m'était malaisé de me défendre. En outre, vêtu comme je l'étais, je n'avais pas la moindre chance, ainsi que Miss Lydia me l'avait fait observer, d'être autorisé par les huissiers à franchir ne fût-ce que le seuil de la

conciergerie, moi qui étais décidé à ne remettre le document qu'entre les mains d'un haut magistrat, et devant témoins : ne m'avait-elle pas averti de la présence d'un affidé des Mompesson au sein même du parquet de la Haute Cour ?

Restait Henry Bellringer, le demi-frère de Stephen Maliphant. Je l'avais vu au tribunal, et je savais qu'il était amené à fréquenter la Chancellerie. Il s'était montré affable à mon égard – aussi affable que les circonstances le lui permettaient – et, quand j'avais parlé à Miss Lydia d'un ami, c'était à lui que je pensais. Je me déterminai donc à prendre son conseil.

Il était encore trop grand matin pour songer à lui faire visite ; je passai donc le temps à arpenter les rues pour me réchauffer, en prenant bien garde au verglas qui rendait les trottoirs glissants, et m'offris le spectacle de la ville qui sortait péniblement de son sommeil par cet âpre et brumeux petit matin hivernal.

De dessous le comptoir des boutiques, des commis quittaient leur paillasse gelée pour allumer les becs de gaz, dont la flamme chancelait dans la brume qui allait s'épaississant. Puis ils entreprenaient d'ôter les volets, soufflant dans leurs mains gourdes de froid, que devait endolorir le toucher du bois et du fer. À présent les allumeurs de réverbères parcouraient les rues pour étouffer les lampes qui répandaient de petites flaques de lumière dans le brouillard compact. Quand on croisait des travailleurs qui marchaient d'un pas vif, on pouvait imputer leur célérité moins à l'empressement qu'au besoin de se réchauffer et de se retrouver vite à l'abri du froid. Autour de Leicester Square, des groupes de jeunes messieurs bien mis menaient grand tapage ; ils rentraient de la fête.

Instruit par l'expérience, je jugeai plus prudent, en arrivant à Barnards Inn, de ne pas me présenter au portier, et j'attendis pour me faufiler que son attention fût détournée par quelque personne de la maison venue lui laisser ses ordres.

Après avoir traversé les deux cours, je grimpai aux mansardes et, franchissant la porte ouverte du palier, j'allai frapper à celle de l'intérieur.

Au bout d'un moment, Henry vint ouvrir. Il n'en revenait pas : moi ici ! Il était le même, à part sa tenue – robe de chambre en chintz imprimé, bonnet de nuit de velours à pompon doré et babouches.

– Vous vous souvenez de moi ? demandai-je, songeant que deux années s'étaient écoulées depuis la dernière fois qu'il m'avait vu.

Son regard joyeux me rassura.

– Quelle question, John ! s'exclama-t-il. C'est vous qui m'avez appris le sort de ce pauvre Stephen ! Ravi de vous revoir, très cher.

Il m'introduisit et referma la porte. La pièce, beaucoup plus accueillante, comptait désormais un sofa neuf, une seconde table, un tapis d'Orient aux couleurs vives et plusieurs tableaux. Je l'avais interrompu alors qu'il s'apprêtait à prendre son déjeuner, car dans une poêle posée sur un trépied grésillaient trois tranches de lard et deux rognons. À leur vue... et plus encore à l'odeur qui s'en dégagait, je ressentis une crampe au creux de l'estomac.

Henry dut le remarquer, car il tint absolument à me faire prendre place à la petite table, qu'il débarrassa du capharnaüm qui l'encombrait, livres en tas, papiers, plumes, porte-plume et autres objets en vrac ; cela fait, j'eus beau

m'insurger, il ne voulut rien entendre et me servit ce qu'il venait d'accommoder à son propre usage.

Alors, dans les minutes qui suivirent, sous l'œil perplexe de mon hôte, je me livrai, sans dire un mot, à une éhontée et vorace mastication.

– Bigre ! fit-il. On jurerait que vous n'avez rien avalé depuis une semaine !

Devant l'insatisfaction qui malgré moi s'affichait sur mes traits quand j'ingurgitai les dernières bouchées, il me coupa deux tartines de pain, qu'il prit la précaution de griller et de beurrer, puis fit chauffer du café pour nous deux.

– Mais je vous dérange... dis-je en me jetant dessus. Il est encore fort tôt, non ?

Il tira de sa poche une montre d'argent du meilleur goût.

– Huit heures moins vingt-cinq.

– Ah, bon ! J'aurais pu arriver de plus grand matin, mais je craignais de vous réveiller.

– De plus grand matin ? Sapristi ! Seriez-vous resté debout toute la nuit ?

Tout en continuant à jouer des mâchoires, j'opinaï de la tête.

– C'est vrai ? Eh bien, je suis curieux d'en savoir la raison, déclara-t-il.

– Je vais vous le dire.

Voyant que je n'avais pas laissé une miette de son déjeuner sans pour autant m'être repu, il me servit une imposante tranche de cake aux fruits destinée à accompagner mon café.

– M'avez-vous reconnu, l'autre fois, à Westminster ? demandai-je. Je vous ai aperçu à la Haute Cour de la Chancellerie...

– Quand était-ce ?

– Il y a deux ans. Peu après ma visite chez vous.



– Et qu’y faisiez-vous ?

– Ah !... c’est une longue histoire. Mais il faut que je vous la dise. Je ressens le besoin de m’ouvrir à quelqu’un.

– Vous savez que vous pouvez me faire une entière confiance, mon garçon. Ne serait-ce qu’en mémoire de cet infortuné Stephen. Mon seul souhait est de me racheter : plus d’une fois le remords m’a pris de vous avoir laissé partir sans rien faire pour vous, mais à l’époque je tirais le diable par la queue.

– Je pense que vous pourrez m’aider. Êtes-vous compétent en matière de Chancellerie ?

– Et comment ! C’est là que j’effectue mon stage.

– Cela passe tout ce que j’avais espéré !

– Je suis l’un des « Soixante » ; entendez, expliqua-t-il, l’un des dix qui travaillent pour chacun des « Six ». (Bien entendu, ces magistrats ne sont pas six, ni leurs secrétaires soixante...) J’espère bien qu’un jour je serai moi aussi l’un des Six. Mais je suis sûr que ces détails vous assomment ; aussi, mon vieux, venons-en au fait : quelle est votre arrière-pensée ? Vous me semblez rudement mystérieux.

– Je tombe de sommeil, dis-je.

Tout épuisé que j’étais, je me trouvais l’esprit étrangement prompt, tenu en éveil par une lucidité presque douloureuse.

– En ce cas, dormez tout votre soûl. Vous me raconterez votre histoire après.

– Non, je veux vous la dire avant.

Aussi le reste de la matinée se passa-t-il pour moi à lui donner les éclaircissements nécessaires : il apprit ainsi que j’étais l’héritier Huffam et que j’avais en ma possession un testament qui durant fort longtemps avait disparu, et qui dissiperait tous les doutes. Il se dit stupéfait de l’apprendre, ajoutant qu’il savait à quoi s’en tenir sur ce procès particulièrement ignoble, de l’avis général. Quand je lui expliquai

comment j'étais rentré en possession de l'acte, il me félicita d'avoir agi avec tant d'audace et d'astuce. Enfin, je le convainquis du grand péril que je courais désormais.

– J'ai donc besoin qu'on m'aide à produire la pièce devant la cour, dis-je pour conclure. Je suis en mesure de vous honorer, car la vieille demoiselle dont je vous ai parlé m'a fait don de certaine somme que j'ai confiée à des amis.

– Ne me parlez pas d'argent ! protesta-t-il. Ce serait pour moi un honneur que d'actionner pour vous sans me faire rétribuer. Ce qui montre, soit dit en passant, que je dois être un bien piètre avocat ! Mais j'ai cru comprendre que, ce document, vous l'aviez sur vous.

J'écartai les revers de mon veston pour lui faire voir le paquet suspendu à mon cou.

– Et vous n'en avez même pas encore pris connaissance ! Bien. La première chose à faire, c'est de le lire, fit-il.

Tandis qu'il dégageait un coin de la table, je retirai le document du sac pour le dérouler. Puis je m'assis près de Henry, qui le parcourut rapidement.

– Ciel ! Mais tout semble en bonne et due forme ! Autant que je sache, cette pièce met un terme à l'un des plus longs procès de l'histoire d'une institution complexe et tortueuse. Je vois déjà la mine des défenseurs des parties adverses quand le juge aura ce testament sous les yeux !

Il rit et, me voyant peu familier avec l'écriture des actes juridiques, il me lut le passage se rapportant à la succession : le domaine reviendrait à « John Huffam, nouveau-né, et aux hoirs de sexe masculin ou féminin par lui procréés ».

– Et puis, ajouta-t-il en examinant de plus près le texte, il est authentifié par la signature de témoins...

Il reposa le document sur la table.

– Eh bien, voilà qui est tout simple, fit-il d'un ton pondéré. Avec cela, je ne vois pas comment la Chancellerie, quel que soit son goût pour l'imbroglio et l'entortillage, pourrait

bien trouver des chicanes et compliquer encore cette affaire, mon garçon.

Ces mots à peine prononcés, une grande fatigue me submergea. Tout se passait comme si, enfin advenu ce moment que j'avais appelé de tous mes vœux, la force qui me soutenait depuis si longtemps se déroba tout à coup.

– Il faut que je dorme, dis-je.

– C'est ce que vous allez faire. Pendant ce temps, je vais étudier plus attentivement cet acte et décider de la méthode.

Il s'était exprimé avec un regard si rayonnant, une expression si franche, que j'eus honte de sentir monter en moi à mon corps défendant une grande hésitation à me dessaisir du document. J'étais sur le point de le prier instamment de me le restituer après examen, quand il perçut mes réticences.

– Non, dit-il, vous avez tout à fait raison, jeune homme. Ne le perdez pas de vue un instant. Nous le regarderons ensemble à votre réveil.

Il me tendit l'acte, que je repris avec beaucoup de gêne. Étais-je donc devenu méfiant au point de ne plus accorder ma confiance à quiconque ?

– Il me vient une idée, fit-il en me souriant. Ma chambre à coucher sera atrocement froide. Pourquoi ne dormiriez-vous pas ici, sur le sofa ? Vous ne me dérangerez nullement.

Je le remerciai, et il tira le sofa vers l'âtre.

– Voilà, vous serez près du feu. Je remettrai tout en place plus tard.

– Mais il est contre la porte, protestai-je. Vous ne pourrez pas sortir !

– C'est sans importance, me dit-il gaiement. Je n'ai aucun rendez-vous.

Je continuais à prendre sur moi pour ne pas lui révéler que ma méfiance n'avait toujours pas rendu les armes, mais l'occasion m'était offerte de faire amende honorable maintenant

que je pouvais dormir sur mes deux oreilles, puisqu'il ne pourrait quitter la pièce sans m'éveiller.

– Pourriez-vous l'examiner pendant que je vais dormir ? demandai-je.

– Oui, c'est une bonne idée.

Je lui remis le testament et m'allongeai sur le sofa. La matinée tirait à sa fin mais le brouillard s'était encore épaissi, et seule une pauvre clarté jaunâtre perçait au travers des petites vitres sales. La dernière vision que j'eus, avant de sombrer dans le sommeil, fut celle de Henry qui, assis à la table, prenait d'abondantes notes.

#### IV

Je dormis d'un sommeil sans rêves. Je m'éveillai un instant, à la faveur duquel je pus, l'esprit encore à demi obnubilé, contempler Henry qui me tournait toujours le dos. Quand je finis, tout désorienté, par sortir pour de bon de mon assoupissement, je sentis que ma tête effleurait un objet : c'était l'étui, et le saisir me replongea instantanément dans la réalité. Je levai les yeux ; Henry, de sa place qu'il n'avait pas quittée, détourna les siens. Je ne pus m'empêcher d'ouvrir le paquet. Non, jamais ladre mirant son or ne fut ravi au septième ciel comme je le fus moi-même par ce testament contemplé. Quand enfin je dressai la tête, mon regard rencontra le sourire de Henry qui justement s'était retourné, et l'idée qu'il m'avait vu faire sans me juger m'empourpra. Sautant du lit, je lui demandai :

– Alors, quel est votre sentiment ?

– Votre cause est inattaquable, car les clauses de la succession sont on ne peut plus explicites. Si la pièce est authentique, ce dont je ne doute pas un instant, elle supplante la précédente. À cet égard, la loi ne stipule aucune réserve.

– Cette affaire doit vous agiter tout autant que moi, remarquai-je.

– La perspective de voir se conclure cet interminable procès me coupe le souffle, fit-il.

Ce n'était pas une façon de parler : le sourire cachait mal son haleine courte.

– Mon cher John, poursuivit-il, il ne vous reste plus à présent qu'à obtenir de la cour qu'elle rende une ordonnance vous reconnaissant l'héritier de plein droit du domaine, et avant peu vous serez le propriétaire de Hougham. Puis-je être le premier à vous en féliciter ?

La chaleur, la cordialité qu'il mit à me serrer la main me bouleversèrent.

– Cela dit, il est encore une barrière au moins à franchir, fis-je observer.

Je l'instruisis des doutes qu'avait soulevés le mariage des parents de mon grand-père, et qui avaient étayé chez nos ennemis la thèse disqualifiant ce bâtard comme héritier. Henry convint qu'il y avait là matière à retarder l'issue. Je lui fis part, cependant, de mon optimisme sur ce point, sans lui révéler pour autant que ma conviction reposait sur les informations fournies par Miss Lydia concernant le mariage célébré dans la chapelle du Vieux Manoir.

J'étais resté si longtemps à me reposer que le crépuscule d'hiver déjà revenait, hâté par un brouillard plus épais que jamais. Le sofa retrouva sa place, et nous la nôtre devant le feu, après quoi le souper fut servi : quelques pommes de terre accompagnaient deux petites tranches de bœuf achetées la veille. Mon hôte, qui se répandait en excuses sur sa médiocre hospitalité, tint à sortir et à déboucher en mon honneur une bouteille de bordeaux, dont un verre chacun nous suffit pourtant.

– Voici ce que je vous propose, me dit-il après le repas : je vais de ce pas trouver, à son domicile, un haut magistrat de la

Chancellerie. Sous le sceau du secret, je lui livrerai cette seule information : un document de première importance vient d'être mis en lumière, et la partie qui le détient entend ne le lui remettre qu'en main propre, en présence d'un témoin, moi en l'occurrence. Je le convaincrai de la nécessité de ne rien ébruiter et lui proposerai un rendez-vous à trois, dès demain, en ce même endroit privé, où il recevra de vous le testament. Qu'en dites-vous ?

J'acquiesçai d'un mouvement de tête et, ne trouvant pas sur-le-champ les mots qui lui auraient exprimé ma gratitude, je lui pris la main pour la serrer chaudement.

– Plaise au ciel que tout se passe bien, dis-je lorsque enfin je me fus ressaisi. Je ne me sentirai en sûreté qu'après le succès de cette démarche. Pourquoi, sur vos instances, ne nous recevrait-il pas dès ce soir ? J'aimerais tant ne pas vivre une journée de plus avec ce fardeau sur mes épaules !

– Mon brave, déclara-t-il, un délai d'un an passerait aux yeux d'un magistrat de la Chancellerie pour de la précipitation... Mais bon, je vous promets de faire l'impossible. Vous êtes ici en sûreté, et je crois superflu de vous recommander de n'ouvrir à personne en mon absence.

Pareille idée me fit frémir.

– Tenez, reprit-il en mettant son manteau et son couvre-chef, profitez-en pour prendre connaissance des précédents que j'ai trouvés. J'ai glissé des signets aux références.

Il prit congé, et ce n'est qu'après avoir barré derrière lui la porte du palier, puis fermé à clé celle de son domicile, que je me sentis assez rassuré pour dérouler, assis devant l'âtre, le testament et me mettre à le lire. Par une de ses clauses était léguée « au sieur Jeffrey Escreet » en tout et pour tout la somme de cinquante livres, ce qui était en contradiction avec ce que je me rappelais des carnets de ma mère : aux termes du testament original c'était la maison de Charing Cross qui devait lui revenir. Ce détail pesait-il lourd ? Après avoir lu et relu le

testament, je me penchai sur les ouvrages que Henry m'avait conseillé de consulter. Dans la mesure où ils me parurent clairs, les arrêts significatifs versaient du baume sur mes plaies.

v

Nul ne se montra. Il y avait bien eu des bruits de pas dans l'escalier, mais personne n'avait dépassé l'étage du dessous pour s'aventurer jusqu'aux combles et encore moins frapper chez Henry.

Ainsi donc, on ne pouvait rêver meilleur épilogue, et il ne me restait plus qu'à attendre le moment d'entrer en possession de mon héritage !

Pourtant, au bout de deux bonnes heures d'horloge, l'inquiétude finit par me gagner. Il n'avait pas fallu tout ce temps-là à Henry pour effectuer sa démarche auprès du magistrat, tout de même ! Ma confiance était-elle bien placée ? Sinon, n'aurais-je pas intérêt à prendre la fuite sans tarder ? N'allais-je pas le retrouver accompagné de Barney ? Était-ce seulement plausible ? Non, n'est-ce pas, puisque Henry, ni de près ni de loin, n'avait de lien avec ceux que mon histoire avait croisés.

Enfin, la soirée était fort avancée quand j'entendis gravir les marches. Je sursautai. Celui ou celle qui montait possédait une clé ouvrant la porte palière de chêne... Mais bientôt, à mon grand soulagement, résonnait la voix de Henry qui me priait de déverrouiller de l'intérieur.

Il entra tout d'un pas dans la pièce, radieux, les bras chargés de paquets qu'il déposa sur le sofa avant de se défaire de son manteau.

– Tout est arrangé ! s'écria-t-il. Nous irons voir tout à l'heure mon supérieur. Oui, dès ce soir. Chez lui !

– À la bonne heure ! dis-je.

Et pourtant, quelque chose en moi s'étonnait de la longueur de cette course.

– Attendez! reprit-il, haletant. Donnez-moi le temps de reprendre mon souffle. J'ai du brouillard plein les poumons. Il est si épais qu'il faut marcher à petits pas, comme un aveugle. Si, si, je vous l'assure.

Il accrocha son couvre-chef et son manteau à une patère, puis m'adressa un sourire épanoui :

– Que je vous dise : je me suis arrêté à Oxford Market, et j'en rapporte deux bouteilles de vin, une paire de pâtés en croûte et un plum-pudding.

Il se mit en devoir de préparer le tout : le solide fut posé à réchauffer sur la grille de l'âtre, et le liquide bientôt débouché.

– Vous auriez vu la tête de mon supérieur tandis que je lui contais mon histoire ! fit-il. Vrai, je me suis bien diverti en le tenant en haleine. Ce n'est pas tous les jours qu'un de ses jeunes clercs en sait plus long que lui. Il a ouvert de grands yeux en apprenant que l'affaire avait trait à la propriété d'un grand domaine et à la fortune d'une des familles les plus en vue du pays.

Il emplit nos deux verres avant de préciser :

– Il habite Harley Street, et il nous attend chez lui entre onze heures et minuit.

– Pas avant ?

– Mon cher John, quelle heure croyez-vous donc qu'il soit ? Plus de huit heures. Nous partirons dans l'heure qui vient. Mais ce qui m'a tant retardé, c'est qu'au retour, comme je passais par Great Titchfield Street, j'en ai profité pour m'arrêter chez un ami que j'ai là-bas.

– Vous avez eu fort à faire, en effet, dis-je, sentant mes soupçons s'apaiser.

– Il est sur le chemin. Nous allons donc nous mettre à table, et nous partirons sitôt qu'il arrivera.



– Est-ce à dire qu’il nous accompagne? demandai-je.

– Précisément. Il m’a paru tout à fait souhaitable qu’un tiers assiste à notre entretien.

Il dut lire la méfiance qui se peignait sur mes traits, car il ajouta :

– Cher John, me dit-il, veuillez vous mettre ne serait-ce qu’un instant à la place de mon supérieur. Il voit, à une heure indue, débarquer chez lui un de ses subalternes, un novice de la basoche, dont la réputation – bonne ou mauvaise – n’est jamais parvenue jusqu’à ses oreilles; ce jeune homme lui tient la jambe, pour lui annoncer quoi? Qu’il héberge l’héritier d’une grande fortune, détenteur d’un testament disparu depuis des années et des années et qui va le rétablir dans ses droits. Je l’amène, et que voit-il arriver en guise de bienheureux successeur? Soit dit sans vouloir vous offenser: un béjaune qui a encore beaucoup à faire pour que sa mise inspire confiance à un homme blanchi sous le har-nois de la justice.

Il avait, pour me débiter ce compliment, adopté un ton si charmant que je lui pardonnai d’un sourire.

– En revanche, reprit-il, songez à ce qu’il pensera si nos deux gaillards se présentent accompagnés d’un personnage au-dessus de tout soupçon... en l’occurrence un ministre du culte, pas moins! Convenez que l’affaire s’engage alors sous un tout autre jour, non?

– Un ministre du culte?

– Le révérend Charles Pamplin. Un excellent homme qui loge dans un douillet presbytère, au nord de Londres.

J’avais beau ne voir aucun inconvénient à ce renfort, je n’en demeurais pas moins tarabusté par un léger malaise.

– Et du point de vue qui est le nôtre, me fit observer Henry tout en disposant le couvert, il nous servira de témoin lorsque vous remettrez le testament à mon supérieur... Vous voyez bien qu’il n’y a pas lieu de vous inquiéter.

Nous fîmes honneur aux mets délectables que mon hôte avait rapportés, et notre souper fut des plus plaisants. Ou plutôt, pour reprendre le langage dont usa Henry, nous avions « rendu notre arrêt » sur les pâtés, et nous allions « prononcer » sur le pudding, lorsqu'on frappa à la porte.

Henry se leva d'un bond pour aller accueillir l'arrivant, qui entra en jetant sur la pièce un regard amusé et quelque peu condescendant. Je me levai à mon tour et il me tendit une main fine, parfumée et ornée de plusieurs bagues. L'homme était mafflu, et malgré sa petite trentaine avait déjà des bajoues. L'œil noir, très vif sous le couvert de lourdes paupières, vous fixait d'une façon nonchalante qui vous troublait, et l'on pouvait croire que, si ce qu'il contemplait lui était pénible à voir, plus pénible encore lui eût été l'effort déployé pour en détourner son attention. Il laissa choir sur mes chaussures un regard qui, languissamment, remonta jusqu'à mon visage. Il portait la barrette et un superbe manteau ; ses gants délicats étaient de chevreau ; quand il tendit le tout à Henry, comme à un vulgaire valet de pied, nous pûmes voir, sur une culotte blanche, une splendeur de pourpoint et des flots de dentelle s'échappant d'un gilet brodé.

De sa blanche main, dont je sentais la moiteur, il retint longuement la mienne :

– C'est donc vous, le jeune homme qui...

Me lâchant, il se tourna vers Henry :

– Mais je ne sais presque rien, sinon qu'il s'agit d'une affaire importante. Que de cachotteries, Bellringer ! Vais-je enfin pénétrer ces arcanes ?

– Du tout, Pamplin. Je vous trouverais bien plaisant d'aller vous en plaindre, homme d'Église que vous êtes, et, comme tel, orfèvre en matière de secrets !... Ce que je peux vous dire, c'est que je ne vous en dirai pas plus. Mais on a dû vous confier des choses plus incroyables encore, sinon vous ne seriez pas dans les ordres.

– Vous n’êtes qu’un maudit hérétique, Bellringer, et vous serez damné, je vous le promets, répondit le pasteur d’un ton affable.

– Tenez votre langue, Pamplin, sinon vous allez ruiner le rôle qu’on attend de vous voir remplir ce soir. Votre attitude doit se porter garante de votre respectabilité. A-t-on jamais vu gueux avaliser la dette d’autrui ?

Il prit place à la table pour servir du porto à la ronde.

– Nous ne devons plus tarder à partir, fit-il.

– Fichue nuit pour sortir, déclara le révérend Pamplin. J’exige le coup de l’étrier, sans quoi vous ne me ferez pas redescendre votre satanée échelle de meunier.

À ce vin lourd, vrai sirop à mon goût, les deux messieurs, et en particulier le ministre du culte, s’abreuvèrent tant et plus, sans en subir d’effets visibles.

– Ah ! j’allais oublier, fit l’ecclésiastique. Sir Thomas est de retour. Je l’ai vu hier soir au Crockfords<sup>1</sup>, et il m’a remis un billet pour vous

– Ce n’est pas le moment, répondit Henry, qui me regarda en plissant le front.

– Mais, palsambleu, je n’ai rien dit de mal !

– Prononcer le nom de ce gentilhomme est en soi dommageable.

– Écoutez, Bellringer, fit courtoisement Mr Pamplin, n’attendez pas de moi que je prête l’oreille à des médisances que l’on pourrait répandre sur mon protecteur.

La conversation bifurqua, et, tandis que tous les deux s’entretenaient, je vis Mr Pamplin m’envelopper d’un regard songeur.

1. Cercle de jeu à la mode. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*



DEUXIÈME PARTIE



PRIS DANS L'ARANTÈLE

I

Une fois de plus, il me faut vous ramener dans la vieille maison de commerce sise à proximité de l'appontement délabré. Le sieur Clothier, enfermé dans son bureau avec le clerc qui administre ses affaires, respire l'allégresse. Il se frotte les mains, laisse échapper un petit rire grinçant, puis esquisse quelques pas de danse sur le parquet. Le sieur Vulliamy l'observe ahuri, comme s'il se demandait ce qui peut bien mettre le vieux monsieur de si bonne humeur.

– Qui donc, monsieur Clothier, vous a rendu visite pendant que je soupais ? demande le clerc. J'ai croisé quelqu'un à mon retour...

– Ne te soucie pas de cela ! réplique le vieillard d'un ton allègre.

– J'avais pensé qu'il s'agissait d'un rendez-vous d'affaires, sans quoi je ne vous aurais pas posé cette question.

– Oui, mais une affaire bien précise... déclare le sieur Clothier, soudain moins aimable. Rien d'important.

– Vraiment ? Le soir, et par un brouillard pareil ?...

– Te voilà bien curieux ! s'écrie le vieux monsieur, qui

brusquement change de ton. Assieds-toi. J'ai quelque chose à te dire, mon vieil ami.

Il marque une pause.

– Depuis combien de temps travailles-tu pour moi, Vulliamy?

– L'un dans l'autre, plus de trente ans, monsieur Clothier.

– Et... as-tu jamais douté de mes bonnes dispositions envers ta personne?

Le sieur Vulliamy dévisage son patron :

– Pas depuis quelques années. Non, monsieur, c'est bien fini.

– Parfait, déclare le vieillard, qui pose sur le clerc un regard plutôt équivoque.

– Te souviens-tu de la *Pimlico and Westminster Land Company*?

Vulliamy opine du chef.

– Je l'ai mise à ton nom, comme tu sais. C'est dire combien je me suis toujours fié à toi! Bon, à vrai dire... et pour en venir au fait... les fâcheuses spéculations de la compagnie... Enfin, autrement dit...

– Si je comprends bien, monsieur Clothier, il se pourrait qu'on se saisisse de ma personne, en exécution d'un mandat d'arrêt, et qu'on m'emprisonne pour dettes en raison de vos pertes sur le marché des valeurs. C'est bien cela?

– Allons, allons, ne vois pas tout en noir! proteste avec indignation le vieux monsieur. Non, disons que si les choses tournent au pire – mais alors au pire, tu m'entends? –, ne t'attends qu'à un petit séjour d'un mois ou deux sur les pontons.

– Et si je refuse de payer pour vous les pots cassés?

– Refuser? Comment ça, refuser! se récrie le vieillard, qui maintenant n'a plus rien d'affable. Écoute-moi bien: en ce cas, avec les effets bancables que tu m'as signés, je peux te dire que j'ai les moyens de t'offrir une prolongation de villé-

giature. Tandis que, si tu acceptes de me rendre ce service, tu verras de ta cellule avec quelle générosité je saurai vous gâter, toi et ta famille.

– Oui-da, ce point, je ne le discute pas! déclare le clerc-gérant, d'une voix si lourde de sous-entendus que le vieillard en demeure interdit.

Au même instant on entend cogner à la porte d'entrée.

Peu après, le commis, la mine défaite, se rue dans la pièce sans même frapper.

– Monsieur Clothier! s'écrie-t-il. Le bailli! C'est le bailli et ses hommes!

Laissant là son patron encore abasourdi, le sieur Vulliamy se lève brusquement pour gagner le premier bureau.

– Messieurs, bien le bonsoir, fait-il. Je crois que c'est moi que vous venez chercher.

– Voilà qui est fort aimable, monsieur, déclare le bailli. Ah, si tous nos clients faisaient preuve d'autant de bonne volonté!...

Tandis que le sieur Clothier se tient sur le seuil du Saint des Saints, Vulliamy s'en remet à la garde des officiers de police, et c'est un homme parfaitement calme qu'on emmène. Sur le point de sortir, il adresse à son bienfaiteur un si étrange regard que le vieillard, tout pâlot et quelque peu mal à l'aise, en reste pantois.

## II

Peu avant dix heures, Henry se leva de son siège.

– Allons-y, dit-il, si nous ne voulons pas nous mettre en retard.

Il ouvrit une fenêtre :

– Bigre, annonça-t-il en poussant un volet, on n'y voit goutte! Le brouillard s'est encore épaissi.

– Et si nous remettions à demain? suggéra Mr Pamplin.  
– Hors de question! répondit Henry d'un ton catégorique.

– Mais il faudra des heures à une voiture de place! Et encore, à condition de trouver un cocher qui accepte de s'aventurer si loin!

– Vous l'avez dit, déclara Henry! Aussi prendrons-nous nos jambes, qui nous conduiront plus vite et plus sûrement.

– Plaît-il? Mais c'est de la folie! s'écria Mr Pamplin. Jamais je n'accepterai de parcourir une si grande distance à pied par une nuit pareille.

– C'est pourtant bien ce que nous allons faire. Je connais le chemin, et je trouverais la rue les yeux fermés.

– Puisque vous y tenez... fit l'ecclésiastique de mauvaise grâce.

Il se saisit de la carafe pour se servir un autre verre, qu'il but d'un trait en se levant.

Henry se munit d'une lanterne, qu'il alluma. Puis il me remit un manteau, et, une fois tous trois équipés contre le froid, nous nous mîmes en route.

À peine franchie la sortie de la cage d'escalier, je faillis être suffoqué sous le choc de cet air âcre qui nous assaillit dès la cour. Il était si lourd de fumées de charbon que je crus entrer dans une pièce dont la cheminée refoule. Nous ne voyions qu'à quelques pas devant nous, et, quand nous sortîmes de la bâtisse, le roulement des rares véhicules nous parvenait assourdi. Dans cette brume à couper au couteau, la lanterne ne répandait qu'une faible lueur.

– Je vais ouvrir le chemin, fit Henry lorsque nous fûmes dans la rue. Avançons comme les légionnaires des armées romaines, *haeret pede pes*, chacun collant aux talons de celui qui le précède. Restez derrière moi, John, car pour citer Ovide, *medio tutissimus ibis...* le plus sûr, c'est d'être au milieu.



– Si vous voulez mon avis, Bellringer, le latin ne s’accommode pas de ce froid de canard.

– Vous devriez être heureux, Charles, je vous voyais très bien en queue de peloton !

Mr Pamplin releva la pointe d’un grognement et nous nous mîmes en chemin. Je ne tardai point à perdre tout sens de l’orientation, mais Henry semblait parfaitement s’y retrouver, et il marchait en tête d’un pas assuré.

Après une enfilade de rues quasi désertes, nous en étions à dévaler un boyau pentu, quand je crus entendre à peu de pas devant nous marcher un autre groupe.

Je demandai à Henry de s’arrêter, et nous fîmes halte pour tendre l’oreille.

– Que diantre, Bellringer, fit Mr Pamplin. On pourrait nous occire ! Quelle idée, aussi, d’aller à pied, corbleu !

– Chut ! Taisez-vous ! lui ordonna son ami.

Nous tendîmes l’oreille, mais sans rien discerner de précis.

– Votre imagination vous joue des tours, John, me dit Henry.

Nous reprîmes notre marche.

Mais nous allions enfin déboucher de l’étroit passage quand, plusieurs silhouettes émergeant soudain derrière nous du brouillard, je sentis une main ferme se plaquer sur ma bouche et une prise m’enfermer les deux bras avec une force qui me rendait tout mouvement douloureux. Le brouillard et l’obscurité m’empêchaient d’y comprendre goutte, mais, au bruit, je devinai que Henry se défendait ; sa lanterne tomba comme on s’en prenait directement à sa personne, puis il s’affaissa à son tour, assommé, me sembla-t-il. Dès le début de l’échauffourée, Mr Pamplin avait disparu dans le brouillard. Je tentai de me débattre, mais un violent coup de poing dans les côtes me priva de respiration.

– Fouille-le, vite ! fit une voix près de moi qui me sembla familière.

Une main se glissa dans mes poches, sans rien y trouver. Je me félicitai d'avoir pensé à dissimuler le précieux document en le suspendant à mon cou.

– Rien ! J'ai rien trouvé ! déclara la voix, atrocement familière, de l'homme qui me tenait.

Je fus traîné jusqu'à l'extrémité du passage, et je compris que nous avions été les victimes d'une soigneuse machination. Brutalement soulevé dans les airs, j'eus à peine le temps d'apercevoir la portière de la voiture où l'on me jetait et sur le plancher de laquelle je me retrouvai étendu de tout mon long dans de la paille, aux pieds d'un homme assis.

– Joli travail ! fit ce dernier dans le noir.

Mon assaillant se tenait maintenant agenouillé au-dessus de moi, la main me bâillonnant toujours. Le dernier homme s'engouffra dans le véhicule, referma derrière lui et jeta au cocher l'ordre de rouler. Quand je reconnus mes deux agresseurs et le troisième homme qui nous avait attendus, je crus toucher le fond du désespoir : c'étaient le Dr Alabaster et ses deux aides, Hinxman et Rookyard.

### III

Étendu sur le plancher du coche qui cahotait, Hinxman pesant sur moi de tout son poids, je versais des larmes d'humiliation qui ne devaient rien au péril où je me trouvais. Quoi, me disais-je, toutes ces tribulations en pure perte ! Pour me faire reprendre un testament que j'avais eu tant de mal à récupérer ! Pour abandonner tout espoir, quoi qu'il pût arriver, de me faire rétablir dans mes droits, d'obtenir justice et de faire rendre gorge à ceux qui avaient traité ma mère avec tant d'ignominie ! Comment se pouvait-il faire qu'une fois de plus je fusse tombé dans les rets de mes ennemis ? Comment étaient-ils parvenus à remettre la main sur moi ?

Clair était le sort qui m'attendait : enfermé de nouveau, je finirais à l'asile ce que le destin me laissait de jours à vivre, un asile dont il était vain de penser pouvoir m'échapper jamais. À quoi bon me débattre ou crier ? Il ne me restait que les yeux pour pleurer de rage et de chagrin, tandis que sous l'épais brouillard cheminait notre équipage, tout juste à la vitesse d'un homme au pas.

Pourtant j'avais dû me tromper quant à notre destination, car un quart d'heure ne s'était pas passé que la voiture, coupant à angle droit, emprunta, après ce quasi-arrêt, une rue en pente où elle dut encore freiner. Nous approchions donc du fleuve, dont les effluves salins envahissaient la brume. Puis nous fîmes halte, et, toujours sous ferme escorte, toujours incapable de me démener ou de crier, je fus tiré hors de la voiture et conduit jusqu'à une porte qu'on me fit franchir pour, une fois là, me précipiter à terre. Au-dessus de moi, une lampe à gaz m'éblouit un instant de son vif éclat.

Détournant mon regard, je vis un vieillard qui me dévisageait en souriant avec un air d'extrême curiosité. Ce vieil homme, je l'avais déjà vu quelque part. Mais où ? Et quand ? Les chairs blêmes, affaissées, il était de petite taille, et la maigreur de ses jambes, prises dans d'étroits hauts-de-chausse, ne faisait qu'accuser la rondeur de son ventre. Cette vieille perruque poudrée à frimas, chou-fleur fané sur son crâne chauve, ces mitaines noires, ce pourpoint sale et froissé, cette cravate de batiste jaunie, ces lunettes à monture verte de corne, ces chausses taillées dans une étoffe à carreaux, bref, tout dans sa mise contribuait à en faire une figure surannée.

– Compliments ! dit-il au Dr Alabaster avec un sourire, si toutefois il est possible de qualifier ainsi une bouche entrouverte, le bout de la langue appliqué sur la lèvre supérieure. Vous serez bien payé de la peine. Qu'on l'attache et l'emmène en bas !

Hinxman me lia les mains, puis, aidé de Rookyard, il me fit dégringoler deux volées de marches et me jeta dans une cave humide où de vieux foudres et des tonneaux vides s’alignaient contre les murs. Dire qu’elle sentait le moisi serait en dessous de la vérité : bien plutôt, son odeur évoquait les miasmes d’une vasière.

De nouveau je pris un contact brutal avec le sol, non loin d’une trappe ouverte qui semblait être l’abattant d’un puits, après quoi les deux hommes m’abandonnèrent dans le noir. Quelques minutes plus tard le vieillard descendait, une lanterne à la main, et, d’un pas de crabe, s’approchait. Quelle curieuse démarche ! Se penchant sur moi comme s’il examinait un vulgaire paquet, il ouvrit mon col et entreprit de me palper la nuque. Tandis que de la main il cherchait le cordon sur ma peau, je me demandais d’où il tenait que c’était précisément là ma cachette. Quand il eut découvert l’étui, il en sortit l’acte, qu’il alla déplier sous la lanterne ; il en dévora le texte, cependant que la lumière projetait derrière lui sur le mur suintant son ombre sautillante et démesurée. Alors, ayant fait coulisser le volet, il replia le testament, puis le présenta à la flamme.

Tel était le couronnement de ma peine ! Voilà où aboutissaient les épreuves traversées par la grand-tante Lydia pour un document qui lui avait coûté la vie ! Voilà comment s’envolait tout espoir de voir ma famille recouvrer son dû et obtenir réparation !

Maintenant il agitait de la main le document afin de le réduire en cendres. Cela fait, il les broya et les dispersa au-dessus de l’ouverture de la trappe, puis me regarda d’un air pensif. Du sol, la lanterne qui noyait d’ombre une partie de son visage l’éclairait suffisamment pour me fournir le mot de l’énigme :

– C’est vous que j’ai vu chez Daniel Porteous, le jour où j’étais malade ! m’écriai-je.

C'était bien ce vieillard qui avait traversé mon délire, me laissant incapable de dire ensuite, une fois la fièvre retombée, s'il m'était apparu en rêve ou en chair et en os.

Que je fusse en état de parler l'étonnait; du moins c'est ce qu'on lisait dans son regard.

– Vous êtes le père de Daniel Porteous! m'exclamai-je.

Alors seulement je tirai la conclusion de ce que je venais de dire :

– Vous êtes le père de Peter Clothier! Si bien que vous êtes mon...

Ses traits se durcirent et je me tus. C'était donc lui l'ennemi de ma mère, mon ennemi. Celui qui avait été la cheville ouvrière de tous mes malheurs, de tous ceux de ma famille!

Il me fixa d'un œil perçant.

– Je ne vous suis rien, fit-il. Je suis le père de l'infortuné mari de votre mère.

Ajoutant une remarque sur ma mère, il alla extraire de sa poche un petit objet qu'il me tendit tout en y braquant la lanterne.

– Cette femme, fit-il.

Je regardai le médaillon auquel ma mère tenait comme à la prunelle de ses yeux et dont la perte l'avait tant attristée. Il contenait toujours l'anneau fait de deux boucles de cheveux entrelacées.

– Voilà ce qui m'a fait retrouver votre chère maman, dit-il. C'est grâce à cet objet qu'un des prêteurs sur gages que j'emploie a reconnu mon fils.

Ce disant, il tint pendant quelques instants le médaillon au-dessus de la trappe ouverte, puis le lâcha. Je crus entendre au bout d'un bref instant le bruit lointain et amorti d'un corps rencontrant la surface de l'eau. Était-ce le fleuve qui coulait sous nos pieds? Je me souvins du jour où Joey et moi avions échappé à la marée montante en nous glissant sous

les voûtes de soutènement d'un entrepôt, et je me demandai si, de nouveau, je ne me trouvais pas dans la proximité de Fleet Market.

– Pourquoi l'avez-vous acculée à la mort ? dis-je. Pourquoi tant de haine ?

– Que de questions ! répondit-il avec un sourire sinistre, pour ne pas dire un rictus.

– Répondez-moi ! Dites-moi la vérité !

– Soit, je vous révélerai ce que vous voulez savoir, fit-il, la bouche toujours déformée. Maintenant, cela ne peut plus faire de mal à personne, et nous avons un peu de temps devant nous : nous sommes encore à marée basse.

Qu'entendait-il par là ? Voulait-il me faire embarquer pour un exil ? La vue du médaillon, éveillant en moi de pénibles souvenirs, m'avait stimulé. Ma propre sûreté ne m'importait plus guère. Il me fallait savoir, quel que fût le sort qui m'attendait.

– Est-ce vous qui avez fait assassiner mon grand-père ? demandai-je.

– Non.

– Si, c'est vous ! Vous ! Vous qui avez payé quelqu'un pour le faire. Un dénommé Barney Digweed.

– Ce nom-là ne me dit absolument rien, affirma-t-il.

Fallait-il le croire ? M'étais-je totalement trompé en imputant le meurtre à Barney ? À vrai dire, je manquais d'indices, sinon d'arguments.

– Je ne vous livre que la vérité, mais vous ne voulez rien entendre ! me cria-t-il, comme soudain pris de colère. C'est votre mère qui a entraîné Peter. C'est elle qui est cause de tout. Et lui, il se croyait trop distingué pour accepter que son père ne fût qu'un honnête prêteur. Seulement, il avait la chance de profiter de mon argent, alors qu'il s'est prétendu scandalisé le jour où il a découvert que c'était au prix d'un dur labeur que lui avaient été payées et ses belles manières

et les leçons apprises dans ses livres. Pourtant, je misais tant sur lui!... Mais il ne m'aimait pas assez, et c'est en pure perte que j'ai dépensé pour lui tout cet argent.

Tout en parlant, il avait attaché une forte corde à un anneau de fer fixé dans le mur.

– Et puis il a fait la connaissance de votre mère, et c'est elle et son père qui l'ont dressé contre moi. Pauvre garçon! Comment vouliez-vous, tiraillé à hue et à dia comme il l'était par eux, qu'il s'en sortît avec toute sa tête? Réfléchissez aux bonnes raisons qu'il avait d'en finir avec Huffam : c'était son intérêt. Et à elle aussi.

– C'est faux! Vous insultez la mémoire de ma mère!

– Avec ses minauderies et ses ruses, elle a pris Peter dans ses filets pour le pousser à cet acte. Aussi sûrement que si elle avait tout tramé elle-même... Ah, maudite corde! C'est bien trop long, mais tant pis... Moi, si Huffam mourait, je n'avais rien à y gagner. Au contraire, cette mort a monté Daniel contre moi. Contre son vieux père qui a travaillé toute sa vie pour faire de lui ce qu'il est et lui laisser une fortune! C'est ainsi qu'il a changé de nom, en épousant une riche veuve. Il avait peur du scandale provoqué par le meurtre et par le procès. Il disait que nous pourrions continuer à traiter ensemble sans que personne sût que nous étions apparentés. Et c'est vrai, puisque c'est lui qui a persuadé sa maison de banque, *Quintard and Mimpriss*, de garantir diverses petites entreprises à moi. Mais il avait une autre raison d'agir ainsi. Entre-temps, ce qui n'était au début qu'un faux-semblant, le fait d'avoir rompu avec moi tout lien de parenté, est bel et bien devenu réalité.

*Quintard and Mimpriss!* Bien sûr! C'était la banque qui avait apporté sa caution à la spéculation immobilière dans laquelle le sieur Sancious avait conseillé à ma mère de placer ses avoirs. Je revoyais encore ce nom inscrit sur les lettres que l'avocat lui envoyait. Et plus tard, c'était ce même nom

que j'avais entendu prononcer dans le prétoire comme étant celui de l'employeur de Daniel Porteous.

– Oui, aujourd'hui Daniel a honte de moi, reprit le vieillard. Exactement comme Peter autrefois. C'est injuste ! Tout ce que j'ai lui reviendra quand je mourrai. Les biens que j'ai à Londres, les terres de Hougham maintenant. Et pourtant il ne peut me cacher son mépris. Et sa fille, alors ! Son vieux grand-père n'est donc rien pour elle ? Quand j'entre dans la pièce, elle plisse son joli nez. Seulement, elle ne fera pas la fine bouche quand elle recevra sa part de mon argent. Ah, que non !

À présent, il attachait fermement autour de ma taille l'autre extrémité de la corde.

– Non, jamais je n'ai cherché à tirer vengeance de votre mère, fit-il. La seule chose que je voulais, c'était me voir rétablir dans mes droits. Les droits dont j'avais été dépossédé alors que je n'étais encore qu'un tout jeune homme. Les Huffam et les Mompesson avaient trop d'orgueil pour ne pas nous mépriser, mon père et moi. Seulement, ils avaient besoin de nous. Ah ! il fallait les voir accourir quand ils voulaient de l'argent, pour garder leurs grands airs, entretenir leur train de maison et rouler carrosse ! Ai-je jamais profité de rien de pareil, moi ? Et pourtant, j'aurais pu en faire mille fois plus.

– C'est pour vous faire rétablir dans vos droits, sans doute, que vous avez tué ma mère ! m'écriai-je. Que vous l'avez fait jeter dehors par Assinder afin qu'elle ne puisse rien révéler aux Mompesson !

– Ah ! vous savez cela ! Bon, qu'ai-je à craindre, si maintenant je vous dis la vérité ? Oui, je remets de l'argent à Assinder pour qu'il veille à mes intérêts. Et tout d'abord pour qu'il ait bien la certitude que ces canailles de Mompesson n'essaient pas de négocier leur actif avant que je mette la main sur le domaine. Mais je n'ignore pas qu'il détourne une partie de leurs fermages, et il se fera prendre avant longtemps.